

# RETOUR D'AMÉRIQUE LATINE

Léon LALANDE

L'AMÉRIQUE LATINE est trop vaste et trop diverse pour qu'il soit possible d'en parler pertinemment après l'avoir visitée, comme je l'ai fait, entre les étapes successives, mais trop brèves, des avions qui la parcourent. Je ne rapporte donc qu'un aperçu de cet immense cadre physique. Depuis le Rio Grande jusqu'au cap Horn, à l'extrémité de la Terre-de-Feu, s'étendent 7,000 milles de terre variée: le plateau sombre du Mexique, l'échine dans laquelle s'articulent les pays de l'Amérique Centrale, puis l'immense masse triangulaire de l'Amérique du Sud, faite des terres basses amazoniennes et des vastes plaines de l'Argentine et de l'Uruguay avec l'encadrement des pics de la côte brésilienne et de la féerie à grand spectacle que présente la longue chaîne andine dominant toute la côte occidentale du continent. Dans la mer des Caraïbes miroitent les grandes Antilles: Cuba, Hispaniola que se partagent Haïti et Saint-Domingue, et Puerto Rico, et toute la série des petites Antilles.

Pourtant, les 13,900 milles du grand circuit qui part de Brownsville, sur la frontière mexicaine, pour finir à Miami, en passant par Santiago et Buenos Aires, nous les avons parcourus en 75 heures.

Il faut remarquer que la masse terrestre de l'Amérique du Sud proprement dite se trouve autant à l'est qu'au sud de l'Amérique du Nord. En effet, tout le continent se place à l'est de la ligne qu'on tirerait directement vers le sud en partant de la ville de Détroit. Ainsi, les ports de la côte du Pacifique, au Pérou par exemple, sont plus près de New York, grâce au canal de Panama, que ceux du Brésil comme Recife (Pernambuco), pourtant à 4 degrés de latitude plus au nord; et Rio de Janeiro est à 4,190 milles de Lisbonne, et à 4,748 milles de New York. C'est que le Brésil, pays plus grand que les États-Unis, fait saillie vers l'Afrique et rejoindrait presque les colonies françaises de la côte africaine si les deux bosses étaient au même degré de latitude.

Pour les deux tiers, ce continent est situé dans la zone tropicale, mais son climat dépend plutôt de la topographie que de la latitude. Ainsi, à Quito, capitale de l'Écuador, situé pratiquement sur l'équateur, mais à plus de 9,000 pieds, le climat est tempéré tandis qu'à 3,000 milles plus au nord, Vera Cruz, au niveau du golfe du Mexique, souffre d'une température lourde, humide, celle des tropiques.

Dans cette grande étendue vivent 125 millions d'habitants: des blancs, descendants des premiers occupants espagnols et portugais et qui sont, somme toute, une petite minorité; des Indiens et des Métis, qui composent le fond de la population du Mexique, de la Colombie, du Venezuela, du Pérou, de l'Écu-

ador, de la Bolivie et du Paraguay; des Noirs, descendants des 12 millions d'esclaves introduits surtout au Brésil; et le reliquat de l'immigration européenne qui commença vers 1850, et qui constitue le gros de la population de l'Argentine et de l'Uruguay et une partie importante de celle du Brésil.

Les vingt républiques de l'Amérique latine sont loin d'être toutes semblables; l'on y trouve, au contraire, une diversité étonnante dans l'ordre économique et social. L'Écuador et le Pérou sont aussi différents de l'Argentine que le Portugal l'est de la France ou de la Belgique. Au point de vue politique, sous une forme républicaine les gouvernements sont pourtant bien éloignés de la pratique de la démocratie parlementaire que nous connaissons en Amérique du Nord. Il y a longtemps que tous ces pays sont habitués au rythme des dictatures personnelles et d'une certaine anarchie dans l'ordre public.

Pour comprendre comment il se fait que les pays de langue espagnole soient si nombreux, il faut se rappeler que ces colonies s'émancipèrent à la même époque et que les républiques qui en sortirent se multiplièrent pour ainsi dire à souhait sous la politique de protection que le président des États-Unis, Monroe proclama en 1823. Le Brésil cependant resta empire jusqu'en 1889.

L'Angleterre, qui pratiquait le libre échange, avait fondé sa politique et sa force sur la liberté des mers, garantie de relations commerciales libres. Doctrine Monroe, liberté des mers, ce fut dans ce sol fertile que se multiplièrent les nations indépendantes de l'immense continent, neuf et riche. Le jeu du libéralisme économique, manifesté dans le phénomène du prix libre fixé suivant la loi de l'offre et de la demande, dépassait les frontières politiques; celles-ci n'avaient guère d'importance (sauf dans leur valeur culturelle et historique) dans un monde où l'activité économique se déployait sur le plan international.

Quel est l'avenir de ces pays dans un monde qui de plus en plus tend à se partager en vastes blocs économiques? Trouveront-ils asile dans la conception hardie du président Roosevelt qui voudrait réaliser la solidarité de tous les pays de l'hémisphère occidental, tant sur le plan économique que sur celui de la défense militaire et politique? Ce ne peut être qu'une seconde corde ou un pis-aller que ce programme d'autarcie pour les deux continents d'Amérique, car il faut souhaiter qu'après la mise à raison des ambitions allemandes, l'Europe trouvera son équilibre politique et que les matières premières et les produits agricoles du Nouveau Monde prendront à nouveau le chemin de l'Europe.

Le surplus annuel d'exportation que produisait l'hémisphère occidental se chiffrait dans les 2 milliards avant la guerre: 1 milliard pour l'Amérique latine, 300 millions pour le Canada et 730 millions pour les États-Unis (*Hemisphere Solidarity* par Alvin H. Hansen, dans *Foreign Affairs*, octobre 1940, pp. 12, 21) est d'importance vitale pour le Canada car il représente presque le tiers de sa production totale nette; il l'est davantage encore pour l'Amérique latine. Quant aux États-Unis, disons que ce surplus ne représente que 10% de sa production globale nette et qu'ils sont par conséquent moins sensibles à la perte de leurs marchés étrangers.

Il faut se représenter ce que signifie pour les pays d'Amérique latine une Europe fermée. En 1938, l'Europe prenait 54.4% de leurs exportations en leur fournissant 43.6% de leurs produits importés.

Depuis l'été dernier, le blocus britannique a dû s'étendre à toute l'Europe continentale et infliger à l'Amérique du Sud et à l'Amérique Centrale une perte de clientèle qui s'élève annuellement à 500 millions de dollars. Cette situation cause donc de graves perturbations dans l'économie des grands pays exportateurs du sud comme l'Argentine, l'Uruguay et le Chili, et, à un moindre degré, dans celle du Brésil.

Il est curieux de constater comme ces pays font peu de commerce entre eux: pour \$252,000,000 ou 8% du total en l'année 1938. Il faut voir là l'effet de plusieurs facteurs, l'absence de voies de communications et de transport intérieures et de vieilles habitudes imposées sous le régime colonial, alors que l'Espagne avait défendu aux colonies de nouer des relations commerciales entre elles.

Quant à la politique que les États-Unis ont pratiquée en Amérique latine depuis la déclaration Monroe, elle n'a pas toujours été heureuse. C'est la hardiesse et le sans-gêne, rarement le tact et la souplesse, qui ont caractérisé les relations de nos voisins avec les pays d'Amérique latine. Ils s'y étaient créés des inimitiés profondes, ils avaient fait naître bien des susceptibilités par leurs interventions armées à Cuba, au Nicaragua et en Haïti. Les financiers américains ont souvent pris figure de corrupteurs de gouvernants. Avant le régime actuel, le « big stick » du président Théodore Roosevelt et la diplomatie du dollar pratiquée par Wall Street avaient fait aux États-Unis figure de colosse maléfaisant, qu'on devait craindre et dont il fallait se méfier.

Déjà sous M. Hoover, cependant, Washington assouplissait ses méthodes et inaugurerait la politique dite du « Good Neighbour » à laquelle M. Franklin Roosevelt a depuis donné tant d'élan.

Dans l'ensemble, les États-Unis n'ont jamais été pour l'Amérique latine un débouché aussi important que l'Europe continentale et l'Angleterre.

En 1938, ils prirent 30% de leurs exportations et leur fournirent 34% de leurs importations. Encore il faut dire que le gros du commerce américain se fait avec la région dite des Caraïbes, c'est-à-dire avec le Mexique, les Antilles, les républiques d'Amérique Centrale et les deux pays sud-américains que baigne la mer des Antilles: la Colombie et le Venezuela.

L'administration de Washington a bien vite compris que la perturbation économique, conséquence de la fermeture de l'Europe, jouerait vite dans le domaine politique. Les Allemands y sont nombreux et actifs et ils ont depuis longtemps l'expérience des situations troublées. Ils n'auraient pas manqué d'aggraver les difficultés et d'y faire surgir des gouvernements que l'Allemagne aurait vite influencés à son profit. Le gouvernement de Washington a tout de suite compris la situation et il est déjà passé à l'action efficace, mais notons qu'il a commencé par mettre à la disposition d'un comité présidé par M. Nelson Rockefeller une somme de \$3,500,000 pour défrayer le coût d'une enquête sérieuse sur les relations culturelles et commerciales entre les républiques américaines. En cherchant à connaître d'abord les éléments culturels, ils font un effort sérieux pour comprendre une mentalité si différente de la leur. C'est de bon augure.

Quant aux relations commerciales du Canada avec l'Amérique latine, disons qu'elles se sont accrues considérablement en 1940, alors que nous avons exporté là-bas pour \$26,869,000 de marchandises, soit une augmentation de 51.5% sur l'année 1938. Ceci n'est cependant que 2.25% de nos exportations globales, bien peu de place dans notre commerce extérieur. Ce sont nos exportations de papier à journal qui sont la cause de cette hausse; elles sont passées de \$2,425,000 en 1938 à \$9,162,000 en 1940, aux dépens des fournisseurs scandinaves surtout.

Trois facteurs mettent actuellement des entraves à notre commerce avec l'Amérique du Sud: la mobilisation de notre économie dans le sens d'un effort maximum de guerre; la rareté des cales; et enfin, la nécessité où se trouvent ces pays de restreindre leurs importations pour conserver leurs devises.

Jusqu'ici nous n'avons guère parlé que de politique économique. L'espace et la compétence nous manquent pour mettre en lumière un autre point de vue particulièrement intéressant pour nous. Car un Canadien français qui visite, même rapidement, le continent ibéro-américain y observe plus d'une ressemblance d'ordre culturel et religieux avec le vieux Québec. Sans doute y a-t-il des différences considérables entre l'*hispanité* et notre culture française. Mais toutes deux sont catholiques et latines. Il jaillit de ce fait une réelle communauté de culture et d'intérêts, qu'il serait avantageux de part et d'autre de cultiver.